

DE L'IMPORTANCE DE LA TROISIÈME LOI DE NEWTON

Les bras doivent être tendus au plus haut, parallèles. Les mains doivent tenir fermement l'objet choisi. Pour que l'impact soit maximal, le mouvement doit connaître une accélération rapide dès son déclenchement. L'impact de la collision avec la cible dépend de la vitesse du mouvement. Il faut frapper sans réserve.

Je ne connaissais rien de la mécanique newtonienne à cette époque, mais j'avais l'expérience de la chasse en guise de repère. Un animal meurt plus joliment quand on lui fracasse le crâne avec vélocité. Il m'a semblé que c'était à peu près la même chose.

J'ai frappé si fort et tant de fois que je me suis mis à voir des points noirs devant mes yeux et à sentir ma tête tourner. Mes vêtements, mes bras et mon visage éclaboussés dégoutaient sur le plancher. Elle était encore partout, encore plus qu'avant. Les retailles d'elle s'étaient frayé un chemin jusque dans les plus discrètes de mes pores. Il me semblait que nous ne faisons plus qu'un, elle et moi, malgré sa chair inerte juchée là, encombrante.

Je me rappelle m'être dit qu'au moins, elle ne gémissait plus. Qu'au moins, je l'avais guérie.

61

Alma, 17 Messidor

Encore de quoi pour toi.

Chaque fois que j'écris depuis décembre, c'est pour toi. Pour dire tout ce que j'aurais dû dire quand c'était le temps. Trop peu, trop tard, probablement.

Dans ma tête, des morceaux de nous deux. La fois où je pouvais pas dormir à cause du sable dans ton lit. Celle où t'es débarqué saoul chez moi à quatre heures du matin pour me réveiller avec ta langue sur ma queue. Celle où ça t'a fait trop mal et que j'ai dû me finir à la mitaine.

Celle où j'ai voulu te fourrer drette-là, en pleine rue, au milieu des passants, mais que t'as pas voulu. Celle où on a pris mon char pour aller nulle part, juste pour le fun d'aller nulle part. Celle où t'as sniffé pour la première fois, pendant que je te flattais les cheveux. Celle où on a pris de la MD chez mes amis, où on a pris notre douche devant mes amis, où on s'est sucés devant mes amis, où j'ai pas avalé parce que j'avais juste pas faim du tout, où t'as ri parce que c'était hilarant de me voir essayer de dire « j'ai faim » pendant que j'avais la gueule pleine. Celle où on a fixé le

fleuve longtemps sans rien dire, juste parce que c'était beau, la marée qui monte et qui monte encore. Avec le temps, on regardait plus le fleuve. On se flattait plus les cheveux. On faisait plus de char le soir. On se faisait plus jouir non plus.

T'avais peut-être raison quand tu m'as dit que j'étais moins là, pis que j'ai répondu que j'étais mieux comme ça. Mieux dans moi, même si beige. C'était plus facile de m'effacer, de regarder ma face blême avec juste un peu de mépris. Pour une fois que c'est envers moi. Pour une fois que je goûte à ce que j'ai servi tellement de fois sans remords. L'amertume de mon fiel avalé à mon tour. C'était juste logique, dans l'ordre des choses, pis c'est probablement pour ça que ça te faisait autant chier.

T'apparais encore quand je réussis presque à croire que t'existes plus. J'aurais envie de te dire, non de te gueuler à quel point j'ai changé, que tu me reconnaîtrais même plus tellement j'ai changé. Mais je veux pas être l'étendard du désespoir acharné. J'ai l'orgueil encore un peu trop campé profond et l'aveu fait mal en criss à mes tempes d'insomniaque.

*j'ai la chienne de perdre ce que je voulais perdre deux secondes plus tôt
la bête aboie son alibi que je détruirai demain à l'aube
la faiblesse attend au tournant que je dérape
prévisible*

je gueule encore pendant que tu geins nos âges galvanisés

on savait tout

sans rien savoir

je change de topique

pas comme Freud

juste comme la fillette que je suis qui s'excite qui jouit en se regardant

disparaître

la faune est faible quand je défie mon fil Instagram

je sais plus comment je suis censé me rendre sensé

tout est tellement tout croche pis on connaît juste ça

pourtant c'est pas difficile

consoler les échecs mérités

mais je sais pas comment

pleurer au bon moment

&

FAUX DIALOGUE

- Tu sais tu ça veut dire quoi, avoir de l'empathie ?
- J'm'en fous pas mal.
- J'vas te l'dire pareil, faque écoute. L'empathie, c'est comme écouter un film. La fille que sa vie va mal pis qui pleure, ben toi aussi tu pleures, parce que c'est vraiment tragique ce qui se passe dans sa vie. Genre que son mari est mort dans un crash d'avion pis qu'elle a fait une fausse couche drette là en apprenant ça. T'es d'accord avec moi que c'est vraiment intense ça, right ?
- Bof.
- Pis là, ben a pleure. La caméra bouge pas pis a pleure. Faut pas que la caméra bouge parce que sinon tu manques les larmes qui coulent. Faut pas manquer les larmes, sinon c'est moins dramatique. Tu comprends pourquoi, right ?
- ...
- Ça fait que toi aussi, drette à ce moment-là, tu commences à pleurer. C'est vraiment triste, faque tu pleures. Tu le sais ben que la fille, a l'existe pas pour vrai. T'es pas con, tsé. Mais pareil, tu te dis que ben, a l'aurait pu exister pour de vrai, la fille.
- Non.
- Comment ça, non ?
- Elle aurait pas pu exister, non.
- Pourquoi ?
- Parce que.

- Criss, fais un effort. Mettons que tu y crois. T'es là, devant l'écran, a pleure fort pis toi aussi tu commences à brailler. Tu sais pas pourquoi au juste, mais c'est comme plus fort que toi. Faut que tu pleures aussi.
- ...
- Ben ça, mon gars, c'est de l'empathie.
- J'm'en fous encore pas mal.
- Criss que tu m'énarves.



s'effiloche l'espace entre deux
souffles s'évaporent nos métaux
lourds antibiotiques nos peaux tachées de
vaccins s'enfoncent les surfaces
esquissées portraits épilepsies tu
veux encore t'effiloche
autodafé antinomiques les
lettres de mon nom trop
prononcé celui d'un autre
potentiel une presque vérité ta
soif mon puits émacié langue
ailleurs je reste ici pendant
que j'essouffle ils ont oublié le
jour nous ont macéré l'oubli
encore hors de hors et le dos et les
soupirs inassouvis entre les minutes
passées les membres dérivés à éviter
les peaux frôlées les gorges nouées
comme par acquis comme par déni mal
admis queue entre les jambes le front
cintré les tentatives planifiées
désespérées abandonnées hors
de tout hors de tout ce qu'il reste

FUCK L'AVENIR

Je ne sais pas pourquoi je cherche toujours désespérément la solitude dans les moments où j'avais décidé de plein gré de m'en départir temporairement.

Dans l'appartement de Jane, les questions fusent. Tout le monde veut tout savoir. Comment ? Depuis quand ? Pourquoi ? Leah répond à la majorité des questions, surtout à celles qui ne lui sont pas adressées.

Him ? Damn right ! Of course, he won't have kids.

Pas faux. J'esquisse un demi-sourire pour endosser l'affirmation. À tout dire, la question ne m'avait jamais traversé l'esprit. Des enfants ? Vouloir des enfants ? Un haut-le-cœur monte subitement de mon bas-ventre à mon œsophage, comme si mon corps s'imposait pour répondre à ces questions à ma place. Dans le couloir, le pas pressé, l'idée de ma progéniture se métamorphose en vomissure.

Mon reflet dans le miroir de la salle de bain. Les yeux cernés jusqu'au centre des joues. La mort presque tatouée, sous-cutanée.

Ce visage-là, ce corps-là n'est pas matière à division cellulaire. Qui sont ces gens qui se reproduisent éperdument ? Sont-ils à ce point pleins de l'image qu'ils se sont créée d'eux-mêmes qu'ils en arrivent à croire qu'ils devraient en produire des versions miniatures ? Sont-ils simplement trop cons pour que l'angoisse parasite leurs pensées ?

De retour à la cuisine, le visage encore mouillé d'eau froide, il me semble avoir trouvé quelque chose comme une certitude.

Je n'aurai jamais d'enfants. Je n'accepterai jamais de croire à quelque chose comme un avenir porteur d'espoir. Je refuse d'être un autre mouton bêlant et broutant le foin aigre des promesses feux de paille.

Fuck l'avenir.

C'est peut-être ça, le mot d'ordre du désordre de ma vie. Un cri de ralliement de soi à soi.

Fuck le sens de la destination.

Fuck les itinéraires prémâchés.

Fuck la croissance personnelle.

Fuck le sentiment d'appartenance.

Fuck l'avenir.

Pis tout le reste.

PEAUX FARDÉES

Le magot de makeup piqué au Jean Coutu étalé sur ta commode simili-antique, tu fais l'inventaire des couleurs et des textures que tu t'apprêtes à te crisser dans la face.

Tu te dis que tu vas être belle en esti.

Mais t'en arraches. Tu moffes toutes les lignes de eyeliner, tes bras shakent pis tu te dis qu'une autre ligne de coke règlera peut-être ça. T'es pas si conne, même si tu joues aux connes.

T'as pas pensé à piquer du démaquillant. Faut que tu nettoies les essais botchés avec une guenille trempe. Pour le rouge à lèvres, c'est chiant. T'as le tour de la bouche tout rouge à force de frotter. Tu trouves que t'as l'air de l'herpès. Ça va prendre encore plus de fond de teint pis y va sûrement t'en manquer à force.

Tu t'arrêtes. Tu te checkes dans le miroir pis tu pleures. Dans ta tête, un paquet de bitcheries que t'as déjà reçues, en plus de celles que tu t'adresses à toi-même au quotidien.

Tu t'aimes pas la face.

C'est pas la face que tu veux.

C'est pas la bonne.

Ta face sert juste à pogner le tétanos dans les coins sombres de ton ghetto.

Ça recommence. Il faut que tu barbouilles les traits sans dépasser les contours. Tu t'asperges la tête de spray net pis tu crêpes les racines de tes cheveux pour les gonfler, pour pouvoir occuper plus d'espace dans le champ de vision des messieurs qui zieutent à travers leurs vitres de char.

Tu t'enroules les gosses autour de la bite. Tu recouvres ça de plusieurs couches de tape. Tu ramènes le paquet vers l'arrière pour le scotcher sur tes fesses. Tu sais trop bien que tu vas devoir tout arracher avant la fin de la nuit, mais t'en as besoin pour te sentir femme dans ton linge.

T'enfiles ta gaine, tes bobettes pis ta brassière, que tu rembourres jusqu'à ce que le tissu soit pus capable d'en prendre. Talons hauts lustrés. Robe rose fluo extramoulante remontée jusqu'au bas de tes fesses. Dernier coup d'œil dans le miroir pour corriger les débordements.

T'aimes toujours pas ce que tu vois, mais tu te rassures en pensant à tous ceux qui ont aimé ça, jouir dans toi.

Et c'était peut-être ça aussi, des mois plus tard, l'amour.

La tête écrasée contre les mains enserrées. Les mains agrippées au bord de la benne à ordures. Le cul piste d'atterrissage.

L'hémorragie, réelle ou fantasmée, les intestins déchirés à chaque fin de mouvement.

L'amour a tellement l'air plus sincère quand t'as pus d'autre choix.

MONSIEUR PATATE

Ma meilleure amie m'a offert son vieux Monsieur Patate pour ma fête. Un cadeau ironique, qu'elle a dit. Même si je devais rire parce que j'étais apparemment beaucoup trop vieux pour des jeux comme ça, j'étais extatique à un point tel que je n'ai pas suivi les trois quarts des conversations du reste de l'après-midi. J'étais affairé, posais des oreilles roses, retirais les yeux ordinaires, interchangeais chaque morceau et m'extasiais chaque fois devant la nouvelle configuration de sa physiologie, sa nouvelle image. Monsieur Patate n'était jamais identique à lui-même, et pourtant tout semblait fonctionner, peu importe l'étrangeté du résultat. Monsieur Patate était toujours Monsieur Patate.

Évidemment, il n'était absolument pas question de métaphysique de la substance. J'avais treize ans, faut pas charrier. Et je n'ai jamais cru à ces histoires de permanence ou d'autres conneries du genre. Monsieur Patate n'était pas une métaphore cheap de l'existence humaine.

C'était juste un criss de jouet. Un criss de jouet qui explose quand tu ne veux plus jouer.

Et sur les parois de la falaise, Monsieur Patate s'est déconcrissé.

Déconcrisser, il paraît que c'est le seul verbe de la langue française précédé de l'agencement des préfixes « dé » et « con ».

Je me suis dit que mourir dans l'exception, ce serait vraiment une très belle mort.

Montréal, 7 Germinal

*Avril sur Montréal. Ta ville. Je pourrais te croiser n'importe quand,
entre Berri-UQAM et une ruelle du Centre-Sud. Mais c'est pas toi que
j'ai vu ce soir. C'est personne. Personne avec un cul, une graine pis trop
de poil.*

Le vide goute fort en tabarnak quand tu te vides dans personne.

*j'aurais pas fait pire
si tout avait chié à nouveau
t'es arrivé
comme t'arrives
malgré moi*

*ta proximité appelle l'esquive
géographique
ma fuite au plus offrant
mon cul version ebay*

à coût modique

ne pas savoir déshabiter nos espaces vacants

me déshabiller

pendant que t'es arrivé

pendant que t'as pas pu

y arriver

vouloir s'oublier

comme si ça se pouvait

y croire à peine

faire des détours

imbéciles

pour ne rien dire

MCours.com

Tous nos messages que j'arriverai jamais à supprimer, l'émoji de p'tit cœur que t'avais configuré pour nous deux et ton nom imprimé partout dans mes archives à sentiments refont surface dès que je commence à essayer de penser que peut-être que j'arriverais éventuellement à, que je pourrais passer à autre chose, comme ils disent, refont surface parce que je veux pas passer à autre chose, parce qu'autre chose vaut pas de la marde après toi.

Le silence comme un osti de gros coup de pelle dans ma face, les semaines surchargées juste pour réussir à survivre dans la ville où t'as laissé ton image sur les pourtours de tous les édifices de toutes les rues, dans la ville qui goûte toi, qui sent toi, qui crie toi. Mon chemin de croix mène à fuck all.

Je sais ben qu'on aurait peut-être fait pitié à s'obstiner contre la vérité, mais ça aurait été plus beau que la vérité.

Les nuits à affirmer avant les doutes ponctuels, à reculer comme un spasme violent, à engourdir nos faims tant qu'on y arrive, de moins en moins, jusqu'à ne plus y arriver, jusqu'à s'arracher le ventre, faire saigner nos cicatrices fragiles, s'avaler, en attendant de ne plus rien goûter d'autre que ça, la saveur de ma chair, dans chaque recoin de la tienne.

&

C'est que je voulais que tu fissures que ta peau s'écaille de l'intérieur
de vouloir te détruire et peut-être à travers toi me détruire aussi
Le plan était sublime précis jusqu'à l'opacité de l'air ce jour-là
Tout était prévu pour célébrer ta fin ta dernière syllabe troublée
Pendant des mois j'ai rêvé chaque nuit à ce moment exact. Mes jours
ont commencé à valoir la peine d'être vécus quand j'ai choisi de te faire
mourir de mes mains. Le fin de ton futur a redonné vie à ma présence
inanimée. J'allais te détruire tout détruire tout recommencer

Mais après l'étonnement les vifs les tabernacles les livres de péter
des querelles après la volte face la réaction de gens sûrs
peu mature pas tarte qui sont à frapper rien parce que
j'ai patir dans l'vide tu fais des efforts tu gagnes
réaliser que tu es dans un nid qui bloque ton profil qui va
juste mal entendre qui se cache pour brasser sa vie horrible
sa morale de pitié fille de... et de maie
après ça
l'illumination
l'aveu de moi → moi
après deux-trois ans plus bien places
les savoirs dans l'initial en...
je suis bien
tellement parfaitement merveilleusement
poura d'adéquation
bien sans toi
bien avec toi
par la première
brève de main
pas

LE DEGRÉ ZÉRO DE MON CUL

[remplissez le vide comme vous le voulez]

FIN TEMPORAIRE

On s'emploie avec la plus grande exactitude à dire ce qu'il y a de plus difficile à dire ; on avoue en public et en privé, à ses parents, à ses éducateurs, à son médecin, à ceux qu'on aime ; on se fait à soi-même, dans le plaisir et la peine, des aveux impossibles à tout autre, et dont on fait des livres. On avoue — ou on est forcé d'avouer.

Michel Foucault

Définir la personne qui s'est formée en moi, une mission à elle, définir quelque chose comme une identité, une essence, effeuiller les couches de symptômes sournois, disséquer la chair épaisse du faux, au risque de n'y trouver rien. Je n'ai aucune certitude d'être quelconque.

Peut-être que tout ça s'est glissé dans la glaise avec le corps de ma mère, je n'en sais rien. Peut-être qu'il vaudrait mieux continuer tout bonnement, me laisser examiner par les scrutateurs de réflexes et de jeux d'esprit, avancer comme il se doit, je n'en sais rien.

C'est peut-être une part de gout du risque qui m'accule au mur interminable de la tour de glaise dressée sous ma peau. Je ne sais pas refuser. Je sais me protéger des autres, même trop bien, mais pas de moi-même. Je choisis ce combat, même si je n'ai probablement aucune chance d'en sortir vainqueur. C'est le seul combat qui importe. Ça, j'en suis certain. Pour l'instant.

ALMA MATER

C'est le premier jour. Je connais le nom de l'arrêt de métro, la trajectoire à pied de la sortie du sous-terrain à l'entrée du pavillon Marie-Victorin. Une fois à l'intérieur, le néant, le corps tout entier englouti par la marée des corps déferlant au rythme du décompte jusqu'au début des cours. Je me mets à suivre une fille qui émerge de la foule par le bruit singulier de ses talons martelés sur le béton du sol.

D-550. Le cours est déjà commencé. Le chargé de cours en est visiblement à ses débuts. Il fixe son lutrin en tremblottant et récite la version intégrale du plan de cours, bibliographique comprise. Je l'imagine déjà la tête écrasée contre la fenêtre de son bureau pendant que je l'encule.

PSY 1095. Développement de l'enfant. Le chargé de cours au ton mortuaire explique que nous découvrirons les rouages du développement physique, cognitif, social, whatever. Mon attention se détourne déjà vers la faune autour de moi. Assez de fixatif pour immobiliser un chihuahua dément. Assez de chemises boutonnées jusqu'au col pour étouffer le chinook. Assez de maquillage pour noyer Josée Fréchette. Je suis au paradis des faux adultes endimanchés.

Les minutes défilent. Mouvement de masse. Fin du cours.

Le chargé de cours quitte la classe.

À travers les couloirs labyrinthiques qui mènent à son bureau, je le traque.

AIGUILLONNÉ

Ce n'est pas de la trace indélébile que j'ai besoin. C'est de la pique juste, de la peau percée continûment, dans la plus impeccable constance.

C'est de cette presque souffrance que j'ai besoin, le plus longtemps possible, peu importe le résultat ou le spectre d'un regret potentiel.

J'ai besoin qu'on me déforme. Qu'on me détourne de mon image fanée. Qu'on m'altère.

Totalement.

Et encore.

I FAUT QUE ÇA RENTRE

i veulent que ça rentre, faut que ça rentre, c'est ça pis rien d'autre, t'es ça, pis rien d'autre, faut que tu comprennes ça, t'es-tu capable de comprendre ça, me semble que c'est pas dur, t'as-tu la tête vide ou quoi criss, ça se répète, ça se dit autrement et toujours pareil en même temps, i veulent que ça rentre, toi c'est x, toi c'est pas x, y'a rien d'autre que ça ou pas ça, rien qui a le droit de se mettre à côté ou entre ou juste pas là, i veulent que ça rentre, moi je veux pas de ça, je veux pas de rien du tout, je veux pas qu'on me dise que je suis censé vouloir ça ou ça, je veux pas être obligé de vouloir, de vouloir vouloir ce qu'i veulent que je veuille, i veulent que ça rentre, faut que je sois bien programmé, bien codé, bien chosifié, bien souple et docile

et fais la belle et p'tite chienne juste assez et tais-toi caliss, ta parole vaut que l'criss, t'as pas d'affaire à parler quand on t'a rien demandé, t'as pas d'affaire à sortir de ta track à toé, t'es pas queq' chose de spécial ou d'assez important pour qu'on te demande ton avis, i veulent que ça rentre, que ça rentre profond pis violent pis que ça te déchire la chair, que tu dise merci de m'avoir rempli parce qu'avant j'étais vide, avant je savais même pas que j'étais vide, mais j'étais vide, et vous m'avez rempli, remplie, remplies, vous m'avez donné du sens en m'éjaculant dedans, vous m'avez rendu véritable en me crachant dessus, maintenant je comprends que vous aviez raison, maintenant c'est lumineux, ça shine as fuck, maintenant tout est sublime, maintenant je suis juste exactement comme je devais être, comme il fallait que je sois, tout est parfait,

tout est parfait, i veulent que ça
rentre, i faut que ça rentre, que ça
rentre jusqu'au bout et que ça ne
ressorte plus jamais



LE JOUR OÙ NOUS NOUS SOMMES PERDUS

Je le savais bien, je l'avais peut-être toujours su, en quelque sorte la réalité, notre réalité, celle que nous nous étions donnée, celle que nous avons tissée à même la fibre de notre imaginaire, ne serait jamais une possibilité, ne pourrait jamais s'étendre au-delà du champ limité de nos visions jumelles. Nous étions seuls depuis le début, seuls à bruler les images ordinaires, seuls à se battre contre la tiédeur des jours dupliqués.

Et nous jouions à vivre comme tout le monde joue à vivre, mais selon nos règles à nous, nos propres serpents, nos propres échelles, nos propres mouvements, décosus, nos propres esprits, indomptables, suspendus, majestueux.

J'avais mis du temps à saisir l'étendue de notre différence, à comprendre d'où nous était venu ce besoin crucial de nous tenir à l'écart du temps, de survivre hors du présent de tous ces autres qui se racontaient leurs ressemblances, leurs parcours parallèles, calculés, méthodiques, ces pantomimes pleins de leurs certitudes qui se nourrissaient mutuellement par l'image d'eux-mêmes retrouvée dans le regard de l'autre, par l'ambition, affirmée de vive voix, encore et encore, de ne jamais cesser d'exister, parce qu'il fallait exister, parce qu'ils voulaient exister, pour ne pas s'effacer, pour ne pas se retrouver face à soi, face à rien.

Je n'ai jamais appris la peur de n'avoir plus rien dont je puisse avoir peur. Avec elle, j'ai appris à nager dans l'étendue de chaque absence. Avec elle, j'ai appris à être l'arbre et l'écorce de l'arbre. J'ai appris à être l'eau et l'air et le feu et le vent et tout ce dont j'ai besoin. J'ai appris à assembler les pièces d'une histoire sans dénouement. J'ai appris à croire aux fictions parfaites

qui s'imprimaient en moi et en toi aussi, et nous tenions tête au sol sous nos pieds comme des prophètes, des êtres qui avaient compris que le monde est moins dur à porter de l'autre côté. Le mensonge était sublime.

Quand tu as cessé de bouger, j'ai fui ton corps immobile, j'ai préparé les branches de pin pour couvrir le toit de notre maison, contourné mes pensées par les gestes successifs, jusqu'à ne plus arriver à tenir sur mes jambes.

Quelques jours plus tard, l'odeur atroce de ta pourriture, l'envie terrible de tout brûler, tout détruire.

J'ai taillé ton corps en guirlandes que j'ai accrochées aux conifères à des kilomètres de rayon. J'ai créé une constellation de ta chair viciée. J'ai marqué le territoire de tes décombres, de ton parfum.

Robert est arrivé quelque temps après. Il venait probablement réclamer son dû, mais il n'a trouvé que moi. Plus aucune trace de toi n'avait survécu au désastre. Quand je l'ai vu inerte, le regard figé sur moi, j'ai compris que je ne te reverrais plus jamais. C'était le jour où nous nous sommes perdus.

Robert se ressaisirait, me prendrait de force de ses bras immenses, me mènerait malgré mes cris horribles jusqu'au village où je la rencontrerais, elle, ta mère à toi, ta mère qui n'existait même plus pour toi.

Robert disparaîtrait comme tu as disparu. Comme tout disparaît.